

**MARCELLUS DE
BORDEAUX ET LA
SYNTAXE FRANÇAISE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649776344

Marcellus de Bordeaux et la Syntaxe Française by Samuel Chabert

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

SAMUEL CHABERT

**MARCELLUS DE
BORDEAUX ET LA
SYNTAXE FRANÇAISE**

MARCELLUS DE BORDEAUX

ET LA SYNTAXE FRANÇAISE

Extrait des *Annales de l'Université de Grenoble*. t. XII, 1900

SAMUEL CHABERT

Ancien élève de l'École Normale Supérieure,
Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Grenoble.

MARCELLUS DE BORDEAUX

ET LA SYNTAXE FRANÇAISE

PARIS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure et de la Société des Études historiques
4, rue Le Goff, 4

1901

MARCELLUS DE BORDEAUX

ET LA SYNTAXE FRANÇAISE

Tout ce qui est du passé est
sérieux.
RUBAN.

AVANT-PROPOS

Marcellus de Bordeaux¹ est certainement l'un des moins connus, et, par le contenu de son livre *De medicamentis*², l'un des moins intéressants des auteurs latins de la décadence ; aussi bien ne nous occuperons-nous ici ni de la valeur intrinsèque des remèdes innombrables qu'il propose pour tous les maux, ni du sens mystérieux de ses formules magiques³, ni même, si ce n'est par prétérition, de sa

¹ On sait d'une façon à peu près sûre que Marcellus, né à Bordeaux, vers 350 ap. J.-C., fut *magister officiorum*, c'est-à-dire chancelier garde-des-sceaux, sous Théodose le Grand ; il était chrétien ; dans sa vieillesse, vers 410, il écrivit un *de medicamentis liber*, pharmacopée bizarre où l'on trouve, rassemblés sans discernement, tous les remèdes scientifiques, empiriques ou superstitieux dont l'auteur, étranger lui-même à la science médicale, a pu avoir connaissance.

² Éd. G. Helmreich, Leipzig (Teubner), 1889.

³ Sur ce point, cf. Grimm, *über die Marcellischen Formeln*, Abhandl. Berl. Akad. 1855, pp. 51-68.

valeur intellectuelle ou littéraire : notre incompetence dans les deux premières questions, la réponse trop facile qu'on doit faire à la troisième — tant Marcellus est, à tous égards, privé de sens critique — nous fait un devoir de nous abstenir. C'est donc à la forme seule que nous nous attacherons : elle est médiocre, dira-t-on, elle n'a aucune valeur artistique, n'importe qui, à Bordeaux vers la même époque, eût été capable d'accumuler ainsi sans ordre ni soin le même fatras de recettes populaires ? C'est précisément là ce qui donne à notre étude sa véritable portée ; ce n'est pas la langue d'un auteur que nous avons sous les yeux et que nous voulons examiner ; c'est plutôt celle du public, c'est le *sermo vulgaris* des Gallo-Romains du *v^e* siècle qui parlaient encore un latin grammaticalement correct : et si nous ajoutons que, dans son esprit de charité chrétienne, Marcellus a voulu, comme il le dit, que son livre pût être communiqué à tous ses frères en Jésus-Christ, à tous les malades, aux pauvres surtout et aux misérables¹, il est clair que, loin de se mettre en frais d'éloquence et de haut style, — il en était capable à l'occasion, — tout au contraire il a cherché à parler, *saba quidem grammatica*, comme ses contemporains de Gaule, et que son unique souci a été de *vulgariser* des remèdes.

Plus sa personnalité disparaît dans son livre, plus se révèle à nous dans son intégrité et dans sa *pureté* le langage que nous nous proposons d'examiner : nous ne recherchons dans ce livre ni un auteur ni même un homme, mais un témoin ; les locutions, les tours populaires, les idiotismes de toute espèce, l'emploi des *outils grammaticaux* les plus vulgaires : tel est l'objet de notre étude, et voici dans quel esprit, disons mieux, dans quel espoir nous l'avons entreprise.

Une langue, notre langue en particulier, n'est pas seulement faite de sons, de mots et de formes déterminées, toutes choses qui consti-

¹ Préface, éd. Helmreich, p. 2, l. 3-4 (toutes nos citations se référeront aux pages et aux lignes de cette édition). Remarquons dès maintenant qu'il a transcrit en caractères latins tous les mots grecs de Scribonius ; souvent même il les décline en latin. Seules les formules magiques sont reproduites avec leurs caractères grecs ; mais peu devait importer, puisque le sens en était mystérieux, c'est-à-dire inintelligible.

tuent la matière du langage, et qu'on hérite de ses ancêtres, qu'on reçoit des envahisseurs ou des voisins, qu'on modifie suivant les exigences des organes vocaux : cette matière est disposée, vivifiée, dirigée dans son évolution, par l'intelligence de chaque peuple, et le caractère qui lui est imprimé de ce chef constitue au sens le plus large du mot la *syntaxe*, c'est-à-dire le fruit même de la coopération d'une faculté créatrice : ἐνδοξόν πάντα διακόμωμεν, la syntaxe est vraiment le produit de l'intelligence. On a pu critiquer les expressions de *Vie du langage* ou *Vie des mots*¹ ; on a dit, et à juste titre, que les mots sont inertes, et qu'ils n'ont de vie que celle qui leur est incessamment donnée par quiconque s'en sert ; mais cette critique n'atteint que le choix des mots et la morphologie proprement dite, elle ne saurait s'appliquer à la syntaxe. Une langue imposée à ceux qui ne devaient pas naturellement la parler, une langue dont le domaine s'étend non seulement par la force de sa supériorité intrinsèque, mais encore par droit de conquête militaire, voit nécessairement se précipiter l'évolution de sa syntaxe, et fausser le jeu de ses organes : l'*atticisme* dépérit et disparut en quittant l'Attique et en conquérant l'immense territoire du monde grec, les Athéniens seuls étaient capables de le conserver, et l'époque de sa diffusion coïncida précisément avec le commencement de sa décadence² ; notre français parlé hors de nos frontières n'est plus que jusqu'à un certain point du français ; le latin exporté en Afrique, en Espagne, en Roumanie, en Gaule, devint bientôt du *roman*. Les Romains, qui soumièrent tant de peuples, ne supprimèrent aucune race et ne se substituèrent nulle part à aucune ; on adopta leur vocabulaire, bien lentement il est vrai³, et, autant qu'on le put, leur prononciation ; on demeura réfractaire à leur syntaxe. Peu à peu, sans secousse ni heurt apparent, chaque peuple

¹ Tel est le titre d'un ouvrage célèbre de A. Darmesteter, critiqué depuis par M. Bréal, *Sémantique*.

² Cf. S. Chabert, *L'Atticisme de Lucien*, p. 12.

³ On sait combien la langue des Gaulois put résister à l'invasion du parler romain ; Sidoine Apollinaire, *ép.* III, nous dit que la noblesse gauloise va dépouiller enfin « *sermonis celtici squamam* » ; Claudien, *de nutibus gallicis*, Marcellus, en donnant le nom gaulois de certaines plantes, nous laisse entendre que, plus de quatre siècles après Jules César, la langue nationale était vaincue, domptée, soumise, mais non pas anéantie.

adaptait à la sienne l'idiome des vainqueurs. Nous n'avons garde de nier, même à cet égard, l'influence des Romains ; mais nous ne voyons là qu'une influence¹, et, sur ce point, nous nous expliquerons plus longuement dans le corps même de cette étude.

Quels sont les mots qui caractérisent le plus particulièrement la syntaxe ? Nous n'hésitons pas à répondre : les *outils grammaticaux*, et, ce disant, nous commettons une sorte de tautologie. Mais, depuis que M. Bréal a si nettement défini ces éléments du langage², ces mots ont acquis un sens parfaitement précis et concret : ce sont tous les *auxiliaires*, tous les mots par l'intermédiaire desquels s'expriment les fonctions des divers termes de la proposition, tous les mots indépendants qui ont progressivement remplacé les désinences flexionnelles, et c'est aussi la construction elle-même³, puisque la construction de nos jours tient si souvent lieu de l'ancienne flexion : pronoms, verbes et particules auxiliaires, tels sont les éléments dont l'emploi constitue vraiment la syntaxe d'une langue, suivant qu'il est multiplié ou restreint, facile ou pénible, intelligent ou maladroit ; et tels sont ceux qui devront retenir notre attention, puisque dans la syntaxe de Marcellus nous avons, si tout ce qui précède est exact, quelque chance de découvrir en germe la syntaxe du français, formé depuis, mais alors pour ainsi dire à l'état embryonnaire.

Cette recherche de l'élément français qui peut figurer dans le latin de Marcellus est le fruit d'études longues et minutieuses ; le champ en sera très précis, étant borné à l'examen des *auxiliaires* divers du langage, auxquels est due la simplification progressive : — 1^o de la morphologie des noms : ce sont les prépositions pour les cas obliques ; — 2^o de la morphologie des verbes : ce sont les auxiliaires verbaux des temps et des modes, les auxiliaires verbaux et pronominaux des voix, et enfin les auxiliaires pronominaux des personnes ; —

¹ Dans son *Essai philosophique sur la formation de la langue française* (1852), Edélestand du Ménil disait déjà : « Si l'influence matérielle du latin fut toujours dominante. . . ., ce n'en serait pas moins l'exagérer à plaisir que de la juger sur les racines qui sont restées dans le vocabulaire et de faire des origines de la langue une simple question d'étymologie ». P. 191.

² *Essai de Sémantique*, ch. 1 et xxii.

³ Elle ne joue pas un grand rôle à ce titre dans le *De medicamentis* : la flexion des cas droits est résistante encore, et pour longtemps.